

—Impossible ! Du reste, je n'ai pas insisté.

—Je tâcherai d'être plus heureux, murmura le gouverneur, et, si j'arrive à le connaître, j'espère bien qu'on m'en sera reconnaissant.

Le déjeuner était terminé. Le gouverneur se leva, jeta sa serviette sur la table, puis prit un cigare dans l'étui que le commandant lui tendait.

—Et à quand le débarquement ? demanda l'officier.

—Quand vous voudrez, tout est prêt pour recevoir votre cargaison. . . Elle est nombreuse ?

—Une quarantaine de têtes.

—Le dessus de votre panier. . .

—Il y en a qui ont l'air plus sauvage que vos Canaques.

—Je crois bien, mes Canaques en ont peur.

—Des assassins ?

—Il y en a cinq ou six, paraît-il, y compris celui que nous venons de voir. Pendant la traversée, ils ont été assez sages.

—Oh ! sur le navire, ils sont toujours sages. C'est quand ils touchent la terre. Nous en avons maté d'autres. Il faut espérer que nous materons encore ceux-ci.

Les deux personnages, tout en causant étaient montés sur le pont. Le mouvement commençait à y devenir extraordinaire. Chacun se préparait à quitter le navire. La vue de la terre semblait avoir mis du vif-argent dans les veines des officiers, et des matelots. Un enseigne s'approcha du commandant, la casquette à la main.

—Mon commandant a-t-il des ordres à donner pour le débarquement ?

—Vous savez ce qu'il faut faire ?

—Oui, mon commandant.

—Débarrassez-vous d'abord de vos forçats. Tout est préparé pour les recevoir.

L'officier jeta quelques ordres d'une voix brève. Le remue ménage s'accrut sur le bâtiment puis les canots quittèrent le navire, chargés de condamnés. Daniel était au milieu des autres. Sur le rivage, on fit ranger les forçats en colonne. On leur distribua des vivres et on leur donna l'ordre de se mettre en marche. Notre héros allait suivre ses compagnons, quand un gardien accourut.

—Le numéro 517 ! cria-t-il.

Daniel sortit des rangs.

—C'est vous qu'on nomme l'inconnu ?

—C'est bien moi !

—Suivez-moi !

M. de Servas accompagna l'homme pendant que le groupe grisâtre des condamnés s'éloignait vers l'intérieur des terres.

### XIII

Le gouverneur de Nouméa avait tenu la promesse faite à Daniel. Après l'avoir employé à cultiver son jardin, il lui avait donné la place de son secrétaire quand ce dernier avait regagné la France. L'infortuné gentilhomme menait donc une existence relativement libre et qui aurait été presque heureuse, si le souvenir de ceux qu'il avait laissés au Mexique n'avait empli toutes ses pensées, chassé de lui toute joie et tout repos.

Hélas ! plusieurs années s'écoulèrent sans amener aucun changement à sa situation, sans lui apporter aucunes nouvelles de ceux qu'il aimait. Dans ces quelques années, le pauvre homme avait vieilli de vingt ans. Il avait bien raison de penser que sa femme, ses enfants

eux-mêmes ne le reconnaîtraient pas. Il était tout blanc maintenant. Ses joues étaient plates et décharnées, sa peau jaunie et ridée. Ses yeux étaient creux, perdus sous les sourcils, rongés par un feu intérieur. Oh ! il pouvait apparaître inopinément devant les siens. Pas un cri de reconnaissance ne s'élèverait. L'œil même de l'épouse devait se méconnaître ! C'est sur cette certitude de n'être pas reconnu, que Daniel avait basé le plan qu'il méditait depuis longtemps, dans ses heures de solitude et ses nuits d'insomnie. Il songeait à s'évader, à gagner le Mexique, à retrouver ses siens, à vivre près d'eux, n'importe comment, en mendiant s'il le fallait, à suivre d'un œil de mari et de père tous les incidents de leur vie, à écarter d'eux toutes les embûches, tous les dangers, à être leur protecteur ignoré, mystérieux, payé par la seule vue de leurs moments heureux de tous ses chagrins et de toutes ses peines.

Mais, pour réaliser ce programme, il fallait reconquérir sa liberté, quitter cette île maudite, où le poids des chaînes se faisait sentir, sinon matériellement, du moins moralement. L'occasion ne se présentait pas. Daniel avait beau l'attendre, la guetter de ses vœux, l'épier, elle semblait le fuir ironiquement. Le ciel lui-même paraissait être contre lui. Cependant d'autres avant lui s'étaient évadés, d'autres qui le méritaient moins que lui.

Depuis qu'il était à Nouméa, Daniel de Servas avait fait connaissance avec un commerçant de la rue Solférino, vers lequel le gouverneur l'avait envoyé plusieurs fois. Ce négociant, nommé Dartige, avait pour frère un armateur du Havre qui expédiait tous les six mois, en Nouvelle-Calédonie, un chargement de marchandises destinées aux colons et à la population canaque.

Un soir, Daniel était allé, selon sa coutume, rêver loin de Nouméa, dans un endroit désert et sombre qu'il affectionnait particulièrement, quand un cri perçant lui fit dresser vivement la tête. C'était un cri de douleur et de terreur tout à la fois. On eût dit la voix d'une jeune fille. Notre ami, très étonné, se leva et courut du côté d'où l'appel était parti. La nuit n'était pas encore tout à fait venue, mais l'ombre tombait déjà, enveloppant de ténèbres les massifs d'arbres et les anfractuosités des rochers. Notre héros ne voyait rien et n'entendait plus aucun bruit. Il s'était arrêté pour écouter. Quelques secondes se passèrent, quelques secondes pleines d'angoisse.

Le gentilhomme solonais allait revenir en arrière, quand un bruit de pas rapides et sourds, comme des pas de pieds nus sur le sable, attira son attention. Il se jeta vivement de côté derrière un rocher, pour voir ce qui se passait. Un spectacle tragique frappa ses yeux. Presque devant lui, assez près pour qu'il sentit leur souffle, deux nègres, deux colosses qui se détachaient dans le crépuscule comme des statues d'Hercule en bronze, passèrent rapidement, portant par les pieds et par la tête une jeune fille qui semblait évanouie.

Daniel avait fait un mouvement pour s'élaner sur les ravisseurs, mais il réfléchit que la partie ne serait pas égale, qu'il se ferait tuer sans profit pour la victime qu'il voulait délivrer. Il laissa passer les sauvages et se mit à les suivre le plus doucement qu'il put pour ne pas attirer leur attention. Où allaient-ils et quel était leur but ? Notre héros tremblait qu'ils n'allaient se perdre dans la brousse où ils n'aurait pas pu les suivre ; mais, à sa grande satisfaction, il les vit continuer leur route le long du rivage. Pour faire moins de bruit, Daniel avait